

Il y a un tems, quand le vieil ordre est devenu corrompu, qu'il doit faire place à un nouvel ordre, mais aucun homme n'a droit, de son autorité privée, d'essayer à le renverser. Jésus-Christ n'a jamais autorisé ses apôtres à faire une guerre directe contre le judaïsme ou le paganisme, quoique la loi de l'évangile devait les détruire tous deux. Il les autorise seulement de faire ce qu'ils peuvent faire comme des citoyens soumis et paisibles. C'est ainsi que les apôtres n'offrent aucune résistance au gouvernement des Césars, mais qu'ils commandent à leurs disciples d'être soumis à quelque gouvernement que ce soit. Ils devaient confier, dans un silence actif, les paroles de la vérité, dans l'esprit et le cœur des hommes pour les porter d'une manière régulière et paisible à la réforme politique et sociale dont ils avaient besoin. Ils n'ont jamais dû résister à force ouverte à l'autorité, et s'il fallait y résister, ce n'était qu'en souffrant volontairement des châtimens injustes. Si les autorités existantes exigeaient d'eux des choses qui étaient contraires à la loi de Dieu, alors ils devaient sans doute refuser d'obéir, mais en même tems ils se soumettaient avec douceur aux châtimens que les autorités trouvaient à propos de leur infliger.

L'esprit révolutionnaire est essentiellement en guerre avec l'esprit de la religion; l'esprit religieux ne s'oppose pas à la réforme, car il est lui-même une aspiration continuelle de l'âme vers Dieu, c'est-à-dire, une faim et une soif continuelle de l'âme vers la justice, après un degré de sainteté qui va toujours en croissant, mais il est opposé à l'esprit de rébellion et de révolte. L'esprit humble, tranquille, paisible et aimant l'ordre, qui veut vaincre le monde non en tuant, mais en se laissant tuer, est le véritable esprit religieux. L'esprit entreprenant, orgueilleux, et rebelle qui ne connaît aucun ordre établi, qui ne veut se soumettre à aucune règle fixée, est ce que les Ecritures Saintes nous enseignent à chaque page de regarder comme l'esprit de Satan. Les rebelles, les révolutionnaires, les innovateurs et les radicalistes sont condamnés partout, mais les vrais réformateurs, jamais. Le jeune roi Josias nous est donné comme le modèle des bons princes, cependant il était un réformateur zélé et infatigable.

L'Eglise a toujours agi dans la même vue. Elle a ordonné dès le commencement l'obéissance aux autorités reconnues—comme si aucun bien ne pouvait venir de la désobéissance et de la révolte,—l'obéissance des enfans envers les parens, des serviteurs envers leurs maîtres, des sujets envers les magistrats, des citoyens envers l'Etat, des fidèles envers les pasteurs. Elle a toujours soutenu que tout devait être sous la loi, et que la grande vertu, la mère de toutes les vertus était l'obéissance. Renforçant cette leçon d'obéissance de son autorité et de son affection maternelle, elle a apprivoisé le sauvage, a adouci le barbare, a répandu l'Evangile dans tous les empires payens, et elle a rempli toute la terre des monumens de son zèle religieux et de son affection bienveillante. Aussi longtemps que ses enfans lui ont obéi, aussi longtemps qu'ils se sont soumis à sa discipline, et qu'ils ont humblement reçu la loi de ses mains, elle a été capable d'étendre sur eux son glorieux ouvrage de régénération, et les nations, en tout ce qui orne et enrichit véritablement le genre humain, ont fait des progrès fermes et rapides.

A continuer.

LETTRES D'UN ECCLÉSIASTIQUE CANADIEN, voyageant à l'étranger,

ADRESSÉES A SON FRÈRE, DE QUÉBEC.

Genève, 27 septembre 1845.

Point d'Algérie, cher frère, des circonstances malencontreuses sont venues en travers de nos desirs pour paralyser la réalisation d'un voyage auquel nous attachions, mon compagnon et moi, une grande importance: espérons que des tems plus heureux nous permettront de passer plus tard sur le sol africain. Pour le moment présent, bien des choses à te mentionner et cela de la Rome protestante où je suis arrivé hier au soir. Sache, cher frère, que notre excursion dans le midi de la France ne nous a pas peu servi; nous y avons vu des villes intéressantes, sous le rapport historique: Marseille, Toulon, Avignon, Valence, Orange, etc. nous ont montré des monumens dignes de fixer notre attention.

Nous ne regrettons donc pas absolument la dépense de ce voyage, elle est grandement dédommée par les charmes qu'il nous a fait goûter, Dieu ayant permis que nous y rencontrassions tout ce qui pouvait flatter et l'esprit et le cœur. A Marseille, des frères nous ont accueillis à bras ouverts; Lyon également nous a été obligeant on ne peut plus, l'amitié nous y ayant mis en rapport intime avec plusieurs personnes dont nous n'avons reçu que des égarés vraiment amis. J'entrerais pour ta consolation et ton intérêt dans de plus amples détails sur ce qui s'est passé de plus remarquable dans mon voyage depuis ma dernière lettre datée de Marseille. Excuse les fautes qui vont nécessairement se glisser dans le style du narré: je ne suis pas d'humeur à mettre un frein à l'empressement de ma plume, qui, ayant beaucoup de chemin à faire ne cherche qu'à courir en toute hâte, tant elle a de désir de dire beaucoup à des yeux qu'elle sent devoir être empressés à lire et relire ce qu'elle aura tracé sur le papier, quelque défectueux qu'il puisse être. Ainsi donc, fort du pardon que l'on m'accorde, je laisse courir ma plume à sa guise, sans trop savoir où elle arrivera.

Je t'ai dit un mot dernièrement, cher frère, sur Marseille et sur son fort; aujourd'hui je te parlerai de quelques-uns de ses monumens, monumens pleins d'intérêt pour un esprit religieux. Le nouveau Testament, comme tu le sais, mentionne la résurrection de Lazare et la conversion de Marie-Magdeleine; ces deux personnages occupent une belle place dans l'Écriture-Sainte,

la résurrection de l'un et le retour de l'autre prêchent bien hautement la miséricorde et la puissance du Sauveur. La tradition nous apprend que Lazare fut exilé dans les Gaules où il fut suivi par deux sœurs, Marie et Marthe. C'est à Marseille, où il devint évêque, qu'aborda Lazare. La persécution qu'il excitait partout le démon contre lui, l'obligea de se soustraire à sa fureur en se cachant dans un lieu souterrain creusé à une profondeur très grande, dans le roc vif. C'est là que se cacha aussi Marie-Magdeleine, où elle demeura 18 mois avec son frère dans une prière incessante. Je suis descendu, cher frère, dans ce même souterrain: Oh! quels sentimens que ceux que l'on éprouve, dans un lieu habité par de si saints personnages. C'est ici, donc, m'écriai-je qu'a demeuré Lazare! C'est donc ici aussi qu'a vécu Marie pendant si longtems! Eh! puis, de considérer attentivement tout le matériel qui l'environnait. Ici je vois l'autel même sur lequel Lazare offrit le saint Sacrifice; là je découvre son confessionnal, plus loin j'aperçois le bénitier destiné à contenir l'eau sainte dont se servaient les chrétiens qui entraient dans ce lieu ténébreux. Sur le point le plus élevé de la voûte, laquelle peut avoir 5 pieds de hauteur, se remarque, très bien conservée, la croix bénie par St. Lazare alors qu'il fit la consécration de cette chapelle; à gauche, près de son confessionnal, se trouve une figure qu'on dit être celle du saint: elle porte toutes les empreintes de la haute antiquité. L'église de St. Victor, bâtie sur le local sur lequel est creusé la chapelle souterraine de St. Lazare, est sise au pied d'une montagne très élevée, sur le point le plus culminant de laquelle est érigé, en l'honneur de la Ste. Vierge, un superbe sanctuaire sous le vocable de Notre-Dame de la Garde, lieu célèbre par les pèlerinages qu'y viennent faire des troupes de fidèles venus de lieux éloignés. Les marins y accourent en foule pour y trouver protection auprès de celle que l'Eglise appelle l'Etoile de la mer, et souvent pour accomplir des vœux que leur a fait faire la vue du danger dans la tempête. Comme à Notre-Dame de Fourvières, à Lyon, les murs de la chapelle sont cachés par les ex voto sans nombre qu'y a attachés la piété des fidèles, d'énormes cierges y brûlent sans cesse. J'ai eu le bonheur, moi aussi, de visiter ce beau sanctuaire de la Reine des Anges, et, ce qui plus est, d'y offrir le St. Sacrifice.

Toulon n'est qu'à 18 lieues de Marseille; cette distance toutefois paraît grande par la nécessité où l'on est de ne la parcourir que de nuit. Cette ville est assez belle par ses édifices, mais elle est sans égale en France par son port, le plus grand, le plus sûr du royaume. C'est là que s'organise la marine royale: on n'y voit que vaisseaux, que chantiers, que marins, qu'ouvriers; c'est l'entrepôt de tout l'Orient et même, puisse-je dire, de toute la Méditerranée. Tout en admirant ce bel arsenal, on souffre à la vue des forçats qui le remplissent; ils y sont au nombre de plus de quatre mille. Ce sont des avoués de prison, c'est-à-dire des escrocs, des voleurs, des rebelles, lesquels ont pour châtimement le service forcé des chantiers de Toulon; les uns y sont pour la vie, les autres pour des tems plus ou moins longs, les premiers portent des bonnets verts, les seconds des jaunes. Pauvres misérables! que leur vue a de quoi affliger profondément le cœur! Il suffit de les envisager pour comprendre le pénible de leur position. Parmi eux se trouvent des gens qui, dans la société libre, ont occupé des places distinguées: des notaires qui, par leur injustice, se sont rendus dignes d'une punition si ignominieuse qui les assimile à ce que le monde produit de plus odieux, de plus infâme. Tous traînent une longue chaîne de fer, souvent ils vont deux à deux, liés ensemble par un lien qui ne leur permet pas de se séparer l'un de l'autre. Pendant la nuit, tous ont les pieds pris dans des entraves de fer de crainte d'abus nouveaux, de leur part, d'une liberté dont ils ont perdu les douceurs par leurs méfaits. Chose singulière, c'est que ces misérables ont conservé assez généralement du respect pour la religion, respect qui se manifeste par les saluts profonds qu'ils font à ses ministres. Voilà donc ce que la France libre a à apprendre de la France esclave, ce qu'elle a à rendre aux prêtres, le respect et l'amour. Les marques de respect dénotent assez tout le bien que le zèle de la religion pourrait opérer parmi ces êtres, regardés comme la sentine de la société, s'il n'était pas paralysé dans son action par les obstacles que lui suscite incessamment l'impunité du gouvernement.

Autre nuit à passer sur chemin pour revenir de Toulon à Marseille, une autre de Marseille à Avignon, en y joignant une troisième d'Avignon à Marseille en descendant, une quatrième et cinquième de Paris à Châlons sur Saône, on aura, avec la première de Marseille à Toulon, six nuits passées dans la voiture dans l'espace de 15 jours. Quelles tristes et laborieuses nuits que celles-là! Que de coups de tête à droite et à gauche, en avant et en arrière! que de clous cognés! que de rêves à demi formés! que d'ennuis, que de dégoûts! Il faut essayer pour s'en créer une juste idée. Quoiqu'il en soit des nuits, parlons de ce que nous avons vu pendant le jour. Avignon, cette ville si célèbre dans l'histoire du moyen âge, s'est montrée à mes regards curieux. Elle a été pendant de longues années, le séjour des papes qui avaient déserté Rome pour se fixer en France. La ville est assez grande, des murs l'environnent dans toute son étendue. Dans l'intérieur se trouve le palais des papes, ouvrage grandiose, servant autrefois de séjour aux plus puissans princes du monde, les Souverains Pontifes, que leurs richesses, leur immense autorité avaient élevés dans le moyen âge au-dessus de tous les rois et potentats de l'Univers. Chose fâcheuse pour moi! impossible m'a-t-il de visiter ce palais, la voiture ne nous ayant fait poser que quelques instans, à Avignon; j'en ai pourtant vu l'extérieur à une petite distance de la ville, d'où il s'est assez bien dessiné à mes yeux. Si je n'ai pu visiter le palais des papes, du moins en revanche, m'a-t-il été possible et même très facile de reposer mes regards sur le fameux pont d'Avignon, dont la première